

sorte que nous ferions preuve d'une profonde stupidité en vous chargeant de faire prévaloir nos mesures. Vous le voyez je vous parle franchement ; vous ne pourrez probablement pas contenir votre surprise, car c'est chose rare entre nous ; mais puisque je me voyais obligé de refuser vos services vous me saurez gré de vous donner au moins de bonnes raisons. Permettez-moi de vous signaler ceux d'entre vos actes qui ont fait le plus particulièrement notre admiration. D'abord à votre arrivée dans un pays où vous passiez pour libéral il était fort adroit de vous jeter entre les bras des libéraux anglais, afin d'écraser plus facilement les tories du Haut Canada, dont les principes, d'un égoïsme inébranlable, vous auraient plongé dans d'étranges embarras, à la suite d'une rébellion aussi marquée que le fut celle de cette province. On voit que vous saviez parfaitement à qui vous aviez affaire. Vous pensâtes avec raison que messieurs les Haut-Canadiens étaient des anglais, qu'en cette qualité ils préféreraient l'argent aux principes et qu'en leur offrant de l'argent vous les feriez acquiescer à tout ce que vous pourriez entreprendre contre leurs co-sujets canadiens-français, qui sont au contraire assez arriérés pour être moins attachés à l'argent et au bien-être temporel qu'à leur religion, qu'à la justice, qu'aux sages institutions de leurs ancêtres, qu'à l'égalité devant la loi des hommes. De pareilles gens sont fort difficiles à gouverner ; il n'y a pas moyen de leur faire comprendre la théorie du jeu des institutions britanniques, des élections, du gouvernement du plus riche et autres jeux qui font les délices et les charmes du politique anglais ; quand ils ont invoqué la raison et la justice d'une cause ils croient avoir tout dit et ne veulent point entrer dans la voie enchantée des emplois, des sinécures, des listes civiles pour services secrets, des taxes et autres agréments du système monarchique et constitutionnel. Vous avez su triompher des difficultés et je ne puis assez admirer les moyens subtils par lesquels vous êtes arrivé à votre but. Vous vous êtes assuré les services d'une bonne portion du clergé catholique de Montréal en soutenant momentanément et contre votre propre penchant les droits du Séminaire de cette ville. Vous avez fait taire bien des consciences timorées, par l'appât du siège du gouvernement dont le voisinage en perspective séduisait tout petit propriétaire qui voyait déjà ses revenus augmenter et qui regardait quelques louis de plus dans sa poche, annuellement, comme bien plus important à ses yeux que l'avenir de toute une province. Où pareille tentation ne pouvait entrer en balance vous avez employé la séduction des emplois et où ce moyen menaçait malgré tout d'échouer, vous avez employé la force. En vérité je n'aurais pas mieux fait moi-même ! Mais ce n'est pas encore seulement dans les grandes occasions que vous avez déployé cette surprenante habileté. Vous l'avez poussée jusque dans les plus petits détails. C'est ainsi que je remarque que vous n'avez pas répondu immédiatement aux membres de votre parlement touchant leur salaire. Il était fort adroit de penser qu'ils voteraient l'argent demandé sans difficulté dès qu'ils espéreraient en retour recevoir leur paie. Je suis certain que cela aura réussi à merveille. Je vois aussi avec satisfaction que presque toute les améliorations que vous recommandez sont destinées au Haut Canada. Ceci est parfaitement dans les règles de la science du gouvernement des consciences ; car ce sont les réformistes de cette province qui avec vos partisans du Bas Canada complétaient votre majorité. Vous avez le coup d'œil juste ; vous avez compris que puisque la portion française était la plus riche c'était celle là qu'il fallait opprimer, parceque c'était là seulement que l'oppression pouvait rapporter quelque chose. Je n'aurais pas mieux fait, foi de gentilhomme.